

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOPANO UNIVERSEL

Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

— 24 PAGES DE GRAVURES

5 cts.

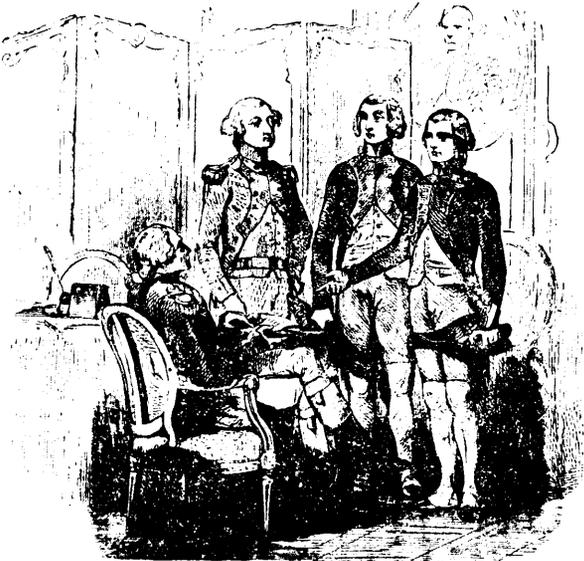
LE NUMERO

DÉPOT GÉNÉRAL

49a RUE STE-ELISABETH

MONTRÉAL

Gravures par la Montreal Photo Engraving Co. Impression par la Compagnie d'Imprimerie Perrault.



Vol. I - No. 17

Samedi, le 11 Janvier 1896



Cyclorama

Universel

L'Histoire Populaire et Anecdote

DE

L'EMPEREUR

NAPOLÉON I^{er}

De la Grande-Armée et de ses Maréchaux

En
500
gravures.

Avec légendes explicatives par un "VIEUX SOLDAT," et dessins illustrant tous les événements et représentant tous les hommes célèbres français et autres de la période Napoléonienne.

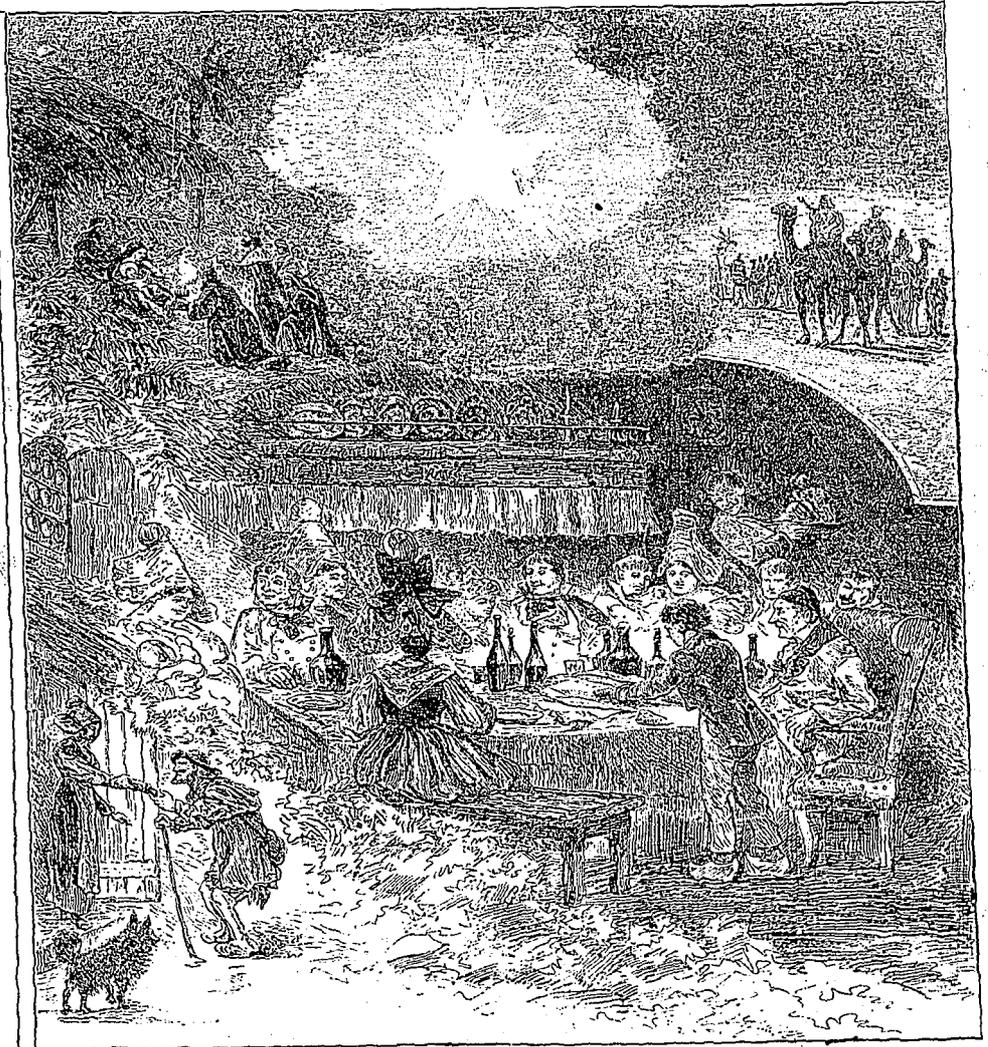
Cette histoire sera l'œuvre la plus illustrée et la plus complète qui ait encore été publiée en Amérique, sur Napoléon I^{er}, et non pas une série de gravures détachées et sans suite n'ayant aucun intérêt historique pour le lecteur.



LES ROIS



La part des pauvres.
La promenade aux flambeaux en Bretagne.



L'adoration des mages.
Le gateau des Rois en Bretagne.

LES ROIS AU BON VIEUX TEMPS.



Dans un théâtre, on joue le drame et la scène se passe en Espagne.

Au dernier moment, on a dû confier un rôle de laquais à un pauvre diable, lequel n'a que trois mots à dire.

On lui demande : Où est le roi ?

Il doit répondre : Sa Majesté est à Valladolid.

Mais le malheureux a perdu la mémoire, il se trouble, et comme le souffleur s'efforce de le remettre dans la voie :

— Sa Majesté, s'écrie-t-il enfin, est très malade au lit.

UN APPRENTISAGE.



Bébé a disparu : on le cherche, on le trouve enfin au fond du jardin ; il a couvert de sable ses pieds et le bas de ses petites jambes, et il reste là debout, sérieux, immobile.

— Que fais-tu donc, Bébé ?

— Je me plante pour grandir.

Un joli trait de pique-assiette :

Il est lié en même temps avec Mr. X..., un homme du meilleure monde, et madame Z..., une jeune veuve universellement estimée, qui ont l'intention de se marier ensemble.

Il fait tout ce qu'il peut pour empêcher cette union, ne reculant devant aucun mensonge, devant aucune calomnie.

On s'étonne de cette singulière attitude.

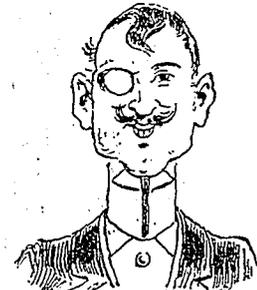
— Ma foi, répond-il ingénument, je dine actuellement chez chacun d'eux une fois par semaine, et, dame ! quand il seront mariés, cela ne me fera plus qu'une seule maison !



Ça va aller...



Pas commode...



Essayons comme ceci...



Voyons comme ça...

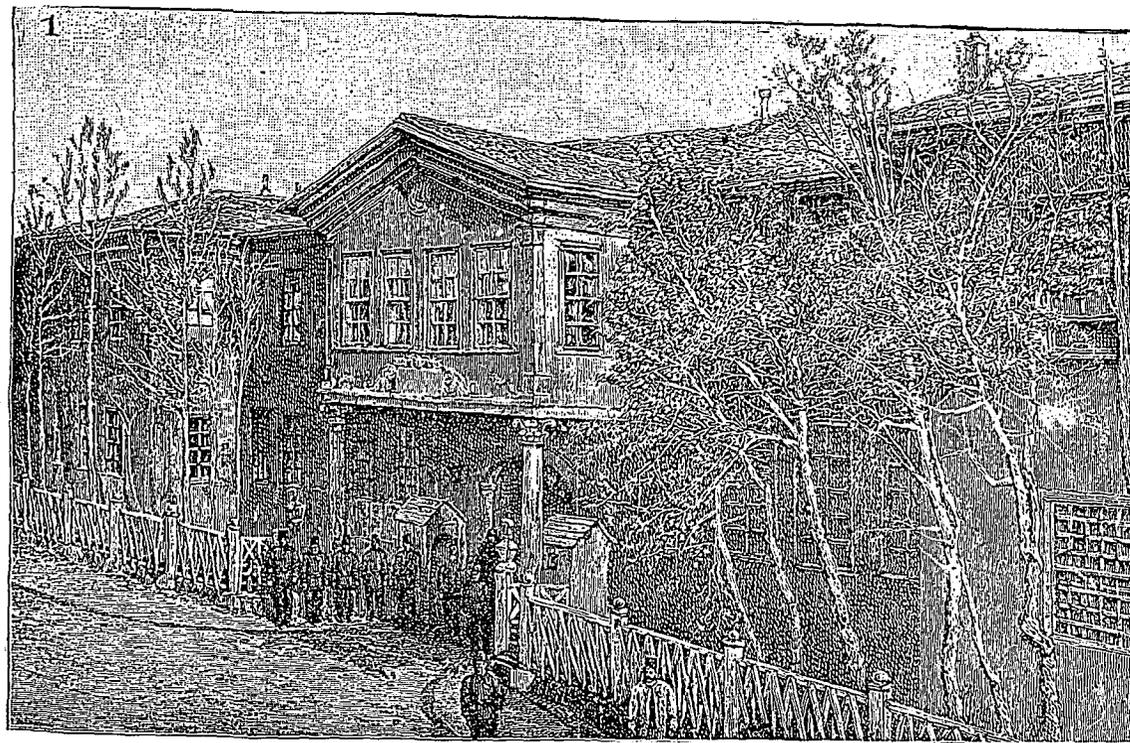


Je crois qu'il tient...



Ça y est !!!!

LES ÉVÉNEMENTS D'ORIENT.



1. Erzeroum Arménie. Maison dans laquelle eut lieu le premier meurtre. 2. Mgr. Gervont Shishmanian, archevêque Arménien d'Erzeroum. 3. La flotte anglaise à Salonique La "Dryad" quittant le port pour le Bosphore. 4. Sur la route: Jeune fille veillant les cadavres de ses parents.



PENDANT LES FÊTES.—DANS LES CHANTIERS.—Un bon coup de fusil pour le dîner des Rois.

PENDANT LES FÊTES.



En route pour la veillée.

MOSAÏQUE



CHAUFFAGE ÉCONOMIQUE

Ne dites jamais à demain
Pour adoucir une blessure
Donnez aux pauvres du charbon
Donnez sans compter : Dieu mesure.



L'arrive à crier aussi fort que Madame!

« Avocat »

Défenseur moyennant finance
De la veuve et de l'orphelin,
Hier jaseur de peu d'importance,
Député, ministre demain.



VOYAGE EN FAMILLE

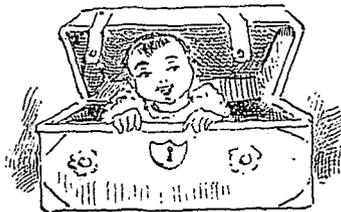
A Noël au balcon.
A Pâques au tison.

Le jour de Noël humide
Donne greniers et tonneaux vides.



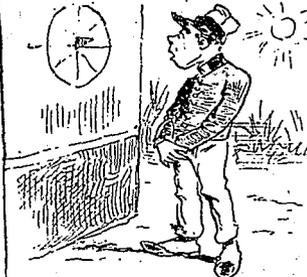
— Vous avez abusé du tabac... c'est
une langue fumée, ça...

Bien ne pese tant qu'un secret.
Le porter loin est difficile aux dames,
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.



LE BIJOU A SA NÈMÈRE

Encre
Liquueur à l'école adhérente
Aux doigts flûets de nos marmots,
Et que son usage présente
Comme source de tous les maux.



— Où donc qu'est l'rou pour la
remont j'c'te pendule-là!

Le vieux baron de X...,
sourd comme une pioche,
chasse le loup dans la forêt de
Montpiveau, et galope furieu-
sément en excitant ses chiens.

Un jeune invité l'aborde :
— Comment se porte ma-
dame la baronne ?
— C'est une vieille louve !
L'invité à tue-tête :
— Comment va madame
la baronne ?
— Elle a le poil dur museau
tout blanc !
Le jeune invité part à fond
de train.



A TOUT CE QU'IL FAUT POUR FAIRE
UN PARFAIT POLITICIEN

Calino est marié, ce qui ne l'em-
pêche pas de continuer à mener la
vie de garçon et à passer ses nuits
au cercle ou au cabaret.

— Mais enfin, lui demande un
ami, que dirait votre femme si elle
vous surprenait à rentrer un
matin ?

— Oh! je prends mes précau-
tions : je rentre le matin à recu-
lons pour faire croire que je sors.



• L'HOMME-CHIQUE PAR EXCELLENCE

PETIT DICTIONNAIRE

CANON. — Objet d'envie pour
bien des hommes qui voudraient,
comme lui, se débarrasser de leur
« boulet » !

TYRAN. — Ne tient pas mieux sur
les « ones... que sur les bottes.



— J'en ai l'y essayé des revers!...



LA PREMIÈRE POUDEL SANS FEMES

Chapouet qui, malgré son
importance, va tout de même
chez l'épicier quand les be-
soins du ménage l'exigent,
lui disait dernièrement :

— Donnez-moi une livre
de fromage, mais, surtout,
pas de trous, n'est-ce pas ?
La dernière fois, vous m'a-
vez donné au moins une
demi-livre de trous.

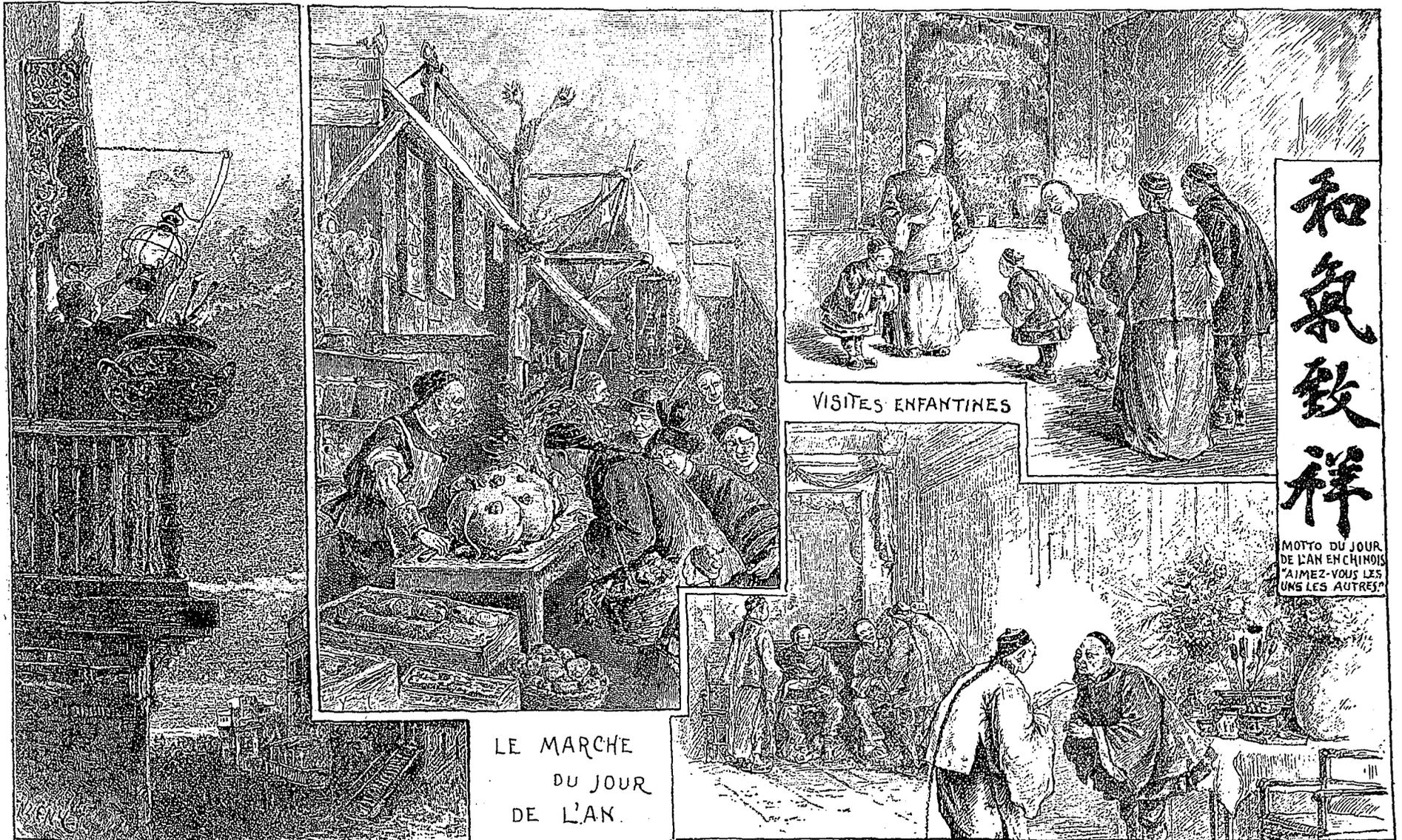


— Voyons, m'as-tu jamais vu déso-
béir quand j'avais ton âge ?

Bizarries

Quand on va à pied, on a des
cors...

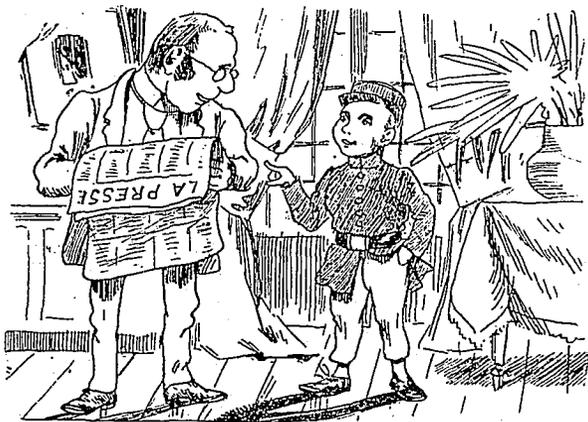
Quand c'est à bicyclette, on a des
records !



Les illuminations à l'aurore du jour de l'an.

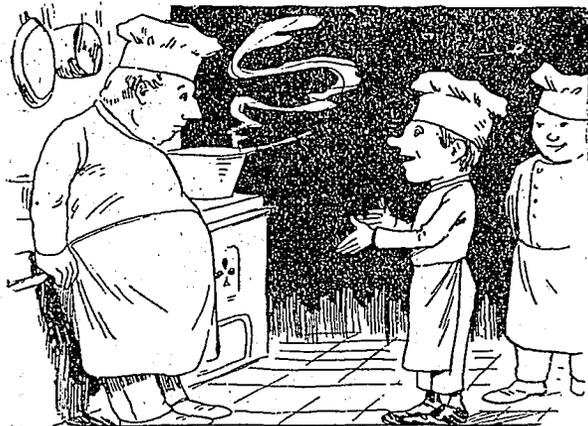
LE JOUR DE L'AN CHINOIS.

Échange de compliments écrits.



—Qu'est-ce que c'est donc, papa, qu'un journal bien pensant ?

—Mon ami, c'est celui qui pense comme la personne qui le lit...



—Puisque une prune cuite est un *pruneau*, une poire cuite est un *poireau* ?...

Lord B..., fort avare et renommé pour les mauvais diners qu'il offre à ses amis, envoie une lettre d'invitation à plusieurs personnes, leur demandant le plaisir de leur compagnie. C'était pendant la grève des tailleurs en Angleterre.

Le lendemain, lord B...reçut la lettre suivante, ou à peu près, de tous ses convives :

Impossible, cher ami, d'accepter votre gracieuse invitation pour ce soir ; mon tailleur m'a manqué de parole.

—Ma foi ! dit lord B...après en avoir fait la lecture, la grève des tailleurs est encore bonne à quelque chose.

—A quoi ? lui demanda-t-on.

—A me faire faire des économies.



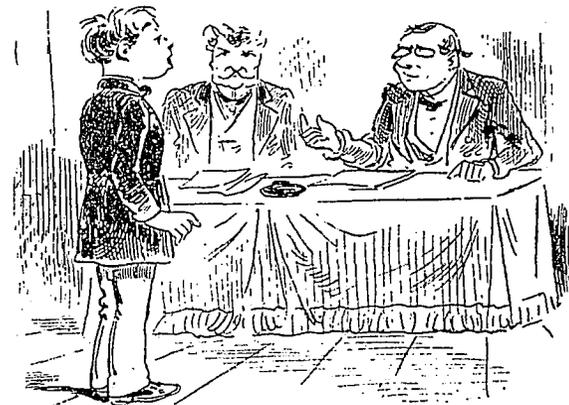
—Que c'est beau, les Huguenots ! aimez-vous le Meyerbeer Mr. Grossac ?

—Peuh !...j'aime mieux la meilleure bière.

Le libraire X...a publié une fournée de volumes que l'épicerie revendique, afin de leur décerner les honneurs du sac.

X..., désabusé, disait l'autre jour.

—Je ne me laisserai plus apporter de manuscrits sans les avoir lus.



—Citez quelques noms de plantes rampantes, et les fruits qu'elles donnent.

—Il y a...la plante des pieds qui donne des oignons...

On affirmait que D...était lâche.

—Eh bien ?

—Il a failli se battre tout comme un autre.

—Vraiment ? un duel ?

—Non...mais il a reçu le soufflet.



—Qui aimes-tu le mieux, ta tante ou moi ?

—Pas si bête de le dire, tu me calotteras !...

HISTOIRE POPULAIRE

. . . DE . . .

NAPOLEON I^{er}*Racontée par un Vieux Soldat.**

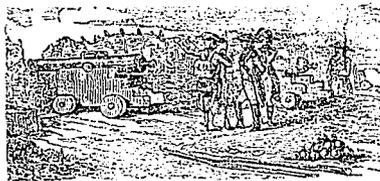
Arrivée de la famille Bonaparte, proscrire, à Marseille.

Cependant une insurrection formidable avait éclaté dans les départements de l'Est et du Midi de la France. Lyon, Marseille et Toulon s'étaient déclarés contre la République. Le parti fédéral dominait à Lyon et à Marseille. Ces deux cités n'étaient défendues que par leurs citoyens, depuis longtemps armés et organisés en gardes nationales. Mais Toulon avait été livré à l'étranger. Des agents du gouvernement britannique, s'appuyant sur l'attachement d'une partie de la population pour la maison de Bourbon, et flattant les royalistes de l'espoir du rétablissement du trône, avaient fait admettre dans le port une escadre composée de bâtiment anglais, espagnols et napolitains. Cette escadre se présenta sous le prétexte de soutenir les droits de Louis XVII. Elle débarqua des troupes qui occupèrent la ville, le port et les forts, et aussitôt un général anglais en prit le commandement.

* Voir le Cyclorama Universel depuis le No. 12. (7 Déc. 1895.)

En arrivant à Paris, Napoléon apprit que la Convention ** vivement irritée de l'envahissement du territoire français et de l'occupation de Toulon, venait de donner ordre aux généraux Cartaux et Lapoye de réunir leurs forces, afin de réduire la cité insurgée. Napoléon fut aussi désigné par le Comité du salut public, pour aller prendre le commandement de l'artillerie du siège ; mais avant de se rendre à son poste, il fut appelé à Nice, quartier-général de l'armée d'Italie, par le général Dugua, qui le chargea d'une mission difficile. Il s'agissait d'entrer en pourparler avec les chefs de l'insurrection marseillaise, dont les postes, établis à Avignon, coupaient les communications de l'armée d'Italie avec la France, et empêchaient le passage des convois de vivres et de munitions. Napoléon réussit à obtenir des fédéralistes qu'ils cesseraient d'inquiéter les opérations d'une armée chargée de la défense du territoire national. C'est à cette négociation, qui fut promptement terminée, qu'est due la composition du *Souper de Beaucaire*, dialogue vif et ferme, empreint de la couleur du temps, où Napoléon reproduit, au milieu de vues justes et profondes sur la situation du pays, tous les arguments dont il se servit auprès des chefs insurgés. Ce dialogue a été imprimé pour la première fois en 1793, à Marseille.

TOULON.



présidait pas toujours à la composition du personnel, suite inévitable des moments de trouble et de confusion. En arrivant au quartier-général de Toulon, le jeune capitaine d'artillerie se présenta devant le général Cartaux, homme excellent, mais vaniteux, et qui doré des pieds à la tête, lui de-

** Nom donné à l'assemblée élio qui siégea du 22 septembre 1792 au 26 octobre 1795.

manda ce qu'il y avait pour son service. Napoléon lui remit modestement la lettre en vertu de laquelle il venait diriger, sous ses ordres, les opérations de l'artillerie.

—C'est fort inutile, dit le général en caressant sa moustache ; nous n'avons plus besoin de rien pour reprendre Toulon. Cependant, citoyen, soyez le bienvenu ; vous partagerez demain avec nous la gloire du triomphe sans en avoir eu la fatigue.

Au point du jour, le général fit monter Napoléon avec lui dans son cabriolet ; pour aller lui faire admirer, dit-il modestement, les dispositions offensives qu'il avait faites. Après avoir dépassé les hauteurs et découvert la rade, on descendit de voiture, on se jeta sur les côtés et on entra dans les vignes. Alors le nouveau commandant d'artillerie aperçut, ça et là, quelques pièces de canon et quelques remuements de terre.

—Citoyen Dupas, dit fièrement Cartaux à son



Le général Cartaux né en 1751, mort en 1813.

aide-de-camp, en qui il avait confiance, sont-ce là nos batteries ?

—Oui, citoyen général.

—Et notre parc ?

—Et nos boulets rouges ?

—Tout là-bas, dans nos bastides, où deux compagnies les chauffent depuis ce matin.

—Mais, citoyen Dupas, comment ferois-nous pour porter ces boulets rouges ?

Ici, les deux interlocuteurs se trouvant embarrassés, demandèrent à Napoléon s'il ne connaîtrait pas quelque moyen d'obvier à cet inconvénient. Le jeune commandant eût été tenté de prendre tout ce qu'il venait de voir et d'entendre pour une mystification, si ces deux officiers eussent mis moins de naturel dans leur dialogue. Les boulets chauffaient, en effet, à une lieue au moins des pièces pour lesquelles ils étaient destinés, et les pièces étaient pointées à plus de deux lieues des points qu'elles devaient battre en brèche. Napoléon mit néanmoins toute la réserve et toute la gravité possibles à persuader à Cartaux, ainsi qu'à son aide-de-camp, qu'avant de s'occuper de faire rougir les boulets, il fallait les essayer à froid pour bien s'assurer de leur portée. Il eut beaucoup de peine à les convaincre. Heureusement il employa l'expression technique de *coup d'épreuve* ;

celà les frappa, et il parvint enfin à les ranger de son avis. On tira donc un premier *coup d'épreuve*, qui n'atteignit pas au quart de la distance.

Alors Cartaux s'emporta contre les Marseillais et les aristocrates, qui, disait-il, avaient méchamment gâté les poudres.

Sur ces entrefaites, le représen-



Le coup d'épreuve.

tant du peuple Gasparin arriva à cheval. C'était un homme de bon sens et qui avait servi. Napoléon jugea le moment favorable, et, profitant de toutes ces circonstances, prit hardiment son parti ; il se grandit tout-à-coup de toute la hauteur de sa capacité, et, sans se soucier de la présence du général Cartaux et de son aide-de-camp, il alla droit à lui :



—Citoyen représentant, lui dit-il, je suis chef de bataillon d'artillerie, et, en cette qualité, cette arme se trouve sous ma direction. Je demande donc que nul ne s'en mêle que moi : c'est ma besogne ; ou sinon, je ne répons de rien.

—Eh ! qui es-tu, toi, pour assumer une telle responsabilité ? demanda le représentant, étonné d'entendre un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans tout au plus lui parler d'un pareil ton.

—Ce que je suis ! répliqua Napoléon à voix basse ; je suis un homme qui, sachant son métier,

a été jeté au milieu de gens qui ignorent totalement le leur.

Le jeune officier parlait avec tant de conviction que Gasparin n'hésita pas à lui faire donner sur-le-champ la direction absolue de ce qu'il appelait *sa besogne* ; il prouva sans ménagement l'ignorance de tous ceux qui l'entouraient, et s'empara dès lors de la direction suprême du siège. Toutefois, il eut encore à lutter contre l'impéritie des généraux et l'amour-propre des représentants du peuple ; mais son caractère droit, sa volonté ferme, la sagesse de ses conceptions, sa vigueur et sa rapidité d'exécution surmontèrent tous les obstacles. Il commença d'abord par suppléer à ce qui lui manquait en artil-



lerie et en munitions ; il organisa un parc de plus de cent pièces de gros calibre ; il fit une reconnaissance exacte des abords de la place, ainsi que des nouvelles et terribles fortifications que les anglais avaient élevées ; après quoi il établit à son tour ses batteries.

Cartaux et Doppet, qui précédèrent Dugommier dans le commandement de l'armée de siège, étaient des généraux pleins de bravoure et de bonne volonté, mais entièrement dépourvus de talent. Ils furent donc obligés de céder, comme les autres, à l'ascendant de Napoléon. Les soldats, qui ne se trompent guère en pareille circonstance, leur en avaient donné l'exemple. Cartaux était en effet si peu capable, comme général en chef, qu'il voulut

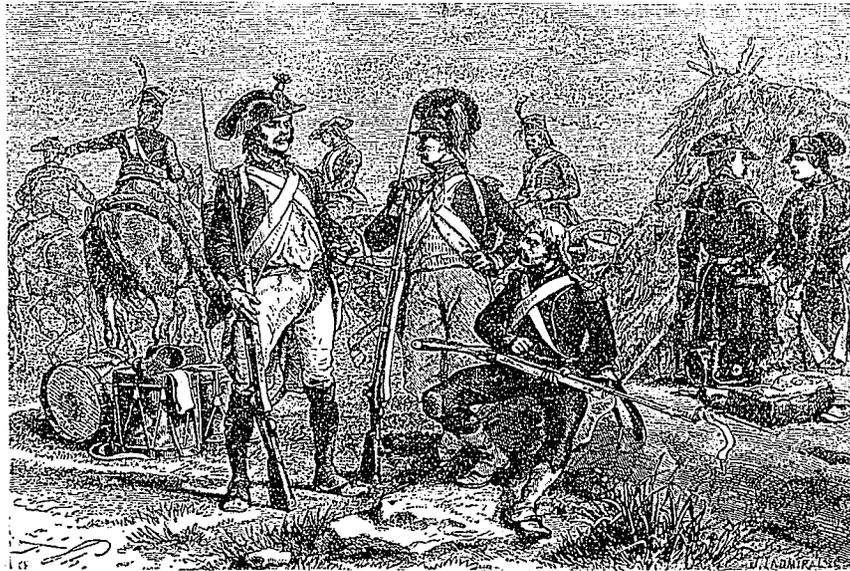
un jour forcer Napoléon à adosser une batterie au mur d'une maison, ce qui, par conséquent, n'aurait pas permis le moindre recul. Voici quel était son plan d'attaque : " Le commandant d'artillerie, écrit-il, foudroiera Toulon pendant trois jours, au bout desquels je l'attaquerai sur trois colonnes et l'enlèverai." Mais à Paris, le Comité du génie trouva cette mesure expéditive beaucoup plus gaie que savante, et ce plan décida le rappel de son auteur. Les projets, du reste, ne manquèrent pas : comme la reprise de Toulon avait été donnée au concours des sociétés populaires, les plans abondèrent de toutes parts. Napoléon a avoué qu'il en avait bien reçu six cent pendant le siège. C'est au représentant Gasparin qu'il fut redevable de voir le sien, celui qui livra Toulon, triompher des objections des Comités de la Convention. Vingt-huit ans après, à Sainte Hélène, l'Empereur, dans son testament, consacre un souvenir à ce représentant du peuple, pour l'intérêt et la bienveillance qu'il avait trouvés en lui.

Dans tous les différends que Cartaux avait eus avec le nouveau commandant d'artillerie, la plupart du temps en présence de sa femme, celle-ci prenait toujours le parti de Napoléon, disant naïvement à son mari :

— Mais laisse donc faire ce jeune homme ! ne vois-tu pas qu'il en sait plus que toi ? Il ne te demande ja mais rien, lui. Puisque c'est toi qui rends compte, eh bien ! tu ne parleras pas de lui et la gloire te restera.



Cette femme n'était pas sans quelque bon sens. Après le rappel de son mari et son retour à Paris, la société des Jacobins de Marseille donna au général disgracié une fête superbe. Pendant le repas, comme il était question du commandant d'artillerie qu'on élevait aux nues :



Les Armées de la République—Infanterie et Artillerie.

— Ne vous y fiez pas, dit-elle ; ce jeune homme a trop d'esprit pour être longtemps un *sans-culotte*. Alors Cartaux s'écria gravement et d'une voix de stentor :

— Citoyenne Cartaux ! c'est donc à dire que nous autres nous ne sommes que des imbéciles ?

— Je ne dis pas cela, mon ami ; mais... tiens, il n'est pas de ton espèce, il faut que je te le dise.

Un autre jour, au quartier-général, on vit déboucher de la route de Paris une file de magnifiques voitures. Il en sortit une soixantaine de militaires d'une belle tenue. Ils demandèrent le général en chef, et marchèrent à lui avec une importance d'ambassadeurs.

— Citoyen général, dit l'orateur de la bande, nous arrivons de Paris ; les patriotes sont indignés de ton inaction et de ta lenteur. Depuis longtemps le sol de la République est violé ; elle se demande pourquoi Toulon n'est pas encore repris, pourquoi la flotte anglaise n'est pas encore anéantie. Dans son imagination, elle a fait un appel aux braves :

nous nous sommes présentés, et nous voici brûlant d'impatience de remplir son attente. Nous sommes canonniers volontaires de Paris ; faits-nous donner des canons, et demain nous marchons à l'ennemi !

Cartaux, déconcerté de cette brusque incartade et ne sachant que répondre, se retourna vers Napoléon ; alors celui-ci répondit tout bas :

— Ne vous inquiétez pas, citoyen général ; demain je vous délivrerai de tous ces muscadins qui viennent ici se donner des tons de fiers-à-bras.

Le soir on les combla de politesses : mais le lendemain, au point du jour, Napoléon les conduisit sur la plage et mit quelques pièces de canon à leur disposition. Étonnés de se voir en-

tièrement découvert, ceux-ci demandèrent s'il n'y avait pas quelque abri, quelque épaulement. Le commandant leur répondit très-sérieusement que cette méthode était bonne autrefois, mais que maintenant ces précautions n'étaient plus de mode, et que le patriotisme avait rayé tout cela. Pendant ce colloque une frégate anglaise vint à lâcher une bordée ; la plupart des nouveaux venus ne jugèrent pas prudent d'en attendre davantage : les uns disparurent du quartier-général, et les autres s'incorporèrent modestement dans le train d'équipages.

Le nouveau commandant d'artillerie se multipliait pour suffire à tout. Son activité et son caractère lui avaient donné une telle influence sur l'armée tout entière, que si l'ennemi tentait quelques sorties, ou forçait les assiégeants à quelques mouvements rapides et imprévus, les chefs de colonne et de détachement n'avaient qu'un même cri :

— Courez au commandant ! disaient-ils, deman-

dez-lui ce qu'il faut faire ; il connaît mieux les localités que personne.

Et cela s'exécutait sans que personne s'en formulât. Au reste, Napoléon ne s'épargnait point : dans une de ces sorties, il eut deux chevaux tués sous lui, et reçu d'un Anglais un coup de baïonnette à la cuisse gauche ; blessure assez grave pour qu'il se vit un instant menacé de l'amputation.

Une autre fois, se trouvant dans une batterie où l'un des servants venait d'être tué sous ses yeux, il prit le resfouloir et chargea lui-même plusieurs coups. A quelques jours de là, il se trouva couvert d'une gale très-maligne, que les impérieux devoirs du service l'empêchèrent de traiter convenablement. Le mal ne disparut

qu'en apparence ; le venin n'était que refoulé à l'intérieur, et sa santé en fut gravement affectée. C'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer sa maigre malade et cet aspect chétif qu'il conserva pendant longtemps. Ce ne fut qu'après ses premières campagnes d'Italie, qu'ayant plus de loisir, il consentit à se soumettre à un traitement indiqué par le célèbre Corvisart, le même qui, plus tard, devint premier médecin de l'Empereur, et qui lui rendit alors sa force première.

De simple commandant de l'artillerie de Toulon, Napoléon eût put en devenir le général en chef avant la fin du siège. Le jour même de l'attaque du petit Gibraltar, le général Dugommier voulait la retarder encore. Les représentants envoyèrent chercher le jeune commandant ; ils étaient mécontents des lenteurs du Dugommier, et voulurent le destituer sur-le-champ, en offrant le commandement à Napoléon ; mais celui-ci refusa, et s'étant



Le Général Dugommier, né en 1736, mort en 1794.

rendu auprès de son général qu'il aimait, il lui fit connaître l'état des choses et le décida à l'attaque. Or, le soir, sur les huit ou neuf heures, quand toutes les troupes étaient déjà en marche, des représentants voulurent à leur tour différer l'attaque ; mais Dugommier toujours poussé par Napoléon, persista à la commencer. En cas de revers, nul doute qu'ils n'eussent été perdus tous les deux.

C'étaient les notes que les comités de Paris trouvèrent au bureau d'artillerie, sur le compte de Napoléon, qui avaient fait jeter les yeux sur lui pour le siège de Toulon. On vient de voir que, dès qu'il y parut, malgré sa jeunesse et l'infériorité de son grade, il y commanda d'une manière absolue. Tel est le résultat naturel de l'ascendant du savoir, de l'activité et de l'énergie, sur l'ignorance et l'indécision. Ce fut réellement lui qui prit Toulon, et pourtant on cita à peine son nom dans les relations qui furent faites de ce siège. Quand Dugommier

vit s'accomplir tous les faits prédits par Napoléon, quand il vint récapituler les services que le jeune commandant avait rendus, il y eut chez lui de l'admiration et de l'enthousiasme ; il ne tarissait pas d'éloges, et en demandant pour le jeune officier, aux représentants, un grade supérieur, il ajouta : " Avancez le, car si vous étiez assez ingrats envers " lui pour ne pas le faire, il s'avancerait tout seul." C'était une espèce de prédiction que Napoléon s'est chargé d'accomplir.

Dans un conseil de guerre tenu à Ollioules le 15 octobre, où les trois commissaires envoyés par la Convention, Barras, Freron et Gasparin, avaient assisté, ainsi que tout l'état-major de l'armée de siège, Napoléon avait fait adopter son plan, qui consistait, non pas à diriger le feu de l'artillerie sur une ville française, mais à s'emparer des hauteurs qui dominant la rade et le port de Toulon, et qui en commandent l'entrée. Les Anglais, appréciant l'importance de cette position, y avaient construit le fort Mulgrave, que la perfection et le nombre de ses moyens de défense faisaient nommer le *petit Gibraltar*.

Napoléon pensait avec raison qu'aussitôt qu'il serait maître de ce point, d'où il menacerait les communications entre la flotte et la garnison assiégée, les Anglais se hâteraient d'évacuer la ville. En conséquence, et tandis qu'afin de donner le change à l'ennemi, on faisait des manifestations sur un point supposé, Napoléon s'occupa d'établir la batterie né-



cessaire pour soutenir l'attaque du fort Mulgrave. Les travaux avaient été cachés avec le plus grand soin ; les canons étaient en position ; on n'attendait plus qu'une nuit favorable, lorsqu'un ordre irrésistible des représentants du peuple, en faisant démasquer et jouer toutes les pièces à la fois, révéla aux Anglais le péril qui les menaçait. Ceux-ci résolurent aussitôt de détruire les ouvrages des assaillants. La nuit suivante, six mille hommes, sous les ordres du général O'Hara, commandant de Toulon, qui voulut diriger lui-même cette expédition, sortirent sans bruit de la ville. Ils avaient déjà réussi à s'emparer de la batterie, et avaient encloué quelques pièces. Les Français, étonnés de cette brusque



attaque, avaient perdu du terrain et cherchaient à se reconnaître ; mais Napoléon était là : il se jeta sans hésiter, avec un bataillon seulement, dans un boyau de tranchée qui le conduisit sur les derrières des Anglais, où il arriva sans être aperçu. Parvenu au milieu d'eux, il commanda à ceux qui le suivaient, feu à droite et feu à gauche. Le désordre se mit dans les rangs du général O'Hara, qui en voulant rallier ses soldats, fut fait prisonnier. L'approche du général Dugommier, à la tête de quelques bataillons, acheva de décider la retraite de la division anglaise, qui fut ramenée en désordre jusque sous les murs de la place.

Un matin, Napoléon se trouvant à la *batterie des sans-culottes*, demande à l'officier du poste un soldat qui ait tout à la fois de l'audace et de l'intelligence.

— *La Tempête !* appelle aussitôt le lieutenant.

Un sergent de grenadiers se présente ; le commandant de l'artillerie fixe sur lui cet œil scrutateur qui semble déjà connaître les hommes.

— Tu vas quitter ton habit, lui dit-il, pour aller *la-bas* porter cet ordre.

En même temps il lui indiqua un des points les plus éloignés de la côte et lui explique ce qu'il veut de lui ; mais pendant ce temps le jeune sergent était devenu rouge comme une grenade ; ses yeux étincelaient :



— Citoyen commandant, je ne suis pas un espion, répondit-il froidement ; cherchez un autre que moi pour exécuter votre ordre.

Il allait se retirer, lorsque Napoléon le retint en lui disant d'un ton sévère :

— Comment ! tu refuses d'obéir !... Sais-tu bien à quoi tu t'exposes ?

— Je suis prêt à obéir ; mais je n'irai où vous voulez m'envoyer qu'avec mon uniforme, ou... je n'irai pas. C'est encore trop d'honneur pour ces... Anglais que de leur faire voir cet habit-là ! ajouta-t-il fièrement en frappant de la main le galon cousu sur manche.

Napoléon sourit et le regarda fixement.

— Mais... ils te tueront ! reprit-il ?

— Que vous importe ? vous ne me connaissez pas assez pour que ma perte vous fasse de la peine.

Quant à moi, cela m'est égal. Alors, citoyen commandant, je vais partir comme je suis là, n'est-ce pas ?

— Oui, et j'espère te voir revenir de même.

Le jeune sergent mit la main dans sa giberne, passa légèrement l'ongle de son pouce sur la pierre de son fusil :

— Bien ! fit-il, j'ai des dragées ; si les habits rouges veulent me parler, je leur répondrai : la conversation ne languira pas.

Puis, posant son arme sur l'épaule gauche, il partit gaiement en chantant.

— Comment s'appelle ce grenadier ? demanda Napoléon au chef du poste.

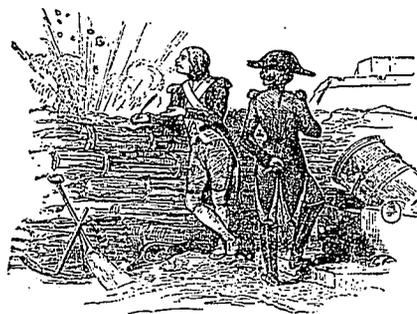
— Andoche Junot, autrement dit *la Tempête*.

Je me souviendrai de lui, répliqua le commandant en inscrivant ces noms sur ses tablettes. Celui-là fera son chemin, ajouta-t-il à voix basse.

L'avenir ne démentit pas ce jugement. Junot était né en 1771 à Bussy-le-Grand (Côte d'Or). Lorsqu'en 1792 un cri de guerre eut retenti dans toute la France, il entra dans ce fameux bataillon des *volontaires de la Côte d'Or*, d'où sortirent, dans la suite, tant de héros et de grands officiers de l'empire. Après la reddition de Longwy, ce bataillon fut dirigé sur Toulon, Junot était alors sergent de grenadiers ; ce grade lui avait été décerné sur le champ de bataille même par ses camarades, qui déjà l'avaient surnommé *la Tempête*, à cause de son bouillant courage ; il n'avait encore que vingt-deux ans. Peu de jours après sa première entrevue avec Napoléon, ce dernier, se trouvant à la même batterie, demande quelqu'un qui ait une belle écriture. Junot désigné par ses camarades, sort des rangs et se présente. Le commandant de l'artillerie le reconnaît tout d'abord pour le sergent de grenadiers qui a déjà fixé son attention.

— Eh mais... c'est Andoche ! s'écrie-t-il en souriant ; j'en suis bien aise.

Puis il lui désigna du doigt une place sur l'épaule même de la batterie, en ajoutant :



—Mets-toi là, pour écrire la lettre que je vais te dicter.

A peine Junot l'a-t-il achevée, qu'une bombe lancée par les Anglais éclata à dix pas et le couvre de terre ainsi que la lettre.

—Merci ! fit-il en souriant ; je n'avais pas de sable pour sécher l'encre, en voilà !

A cette repartie, Napoléon arrêta son regard sur le sergent. Il était demeuré calme et n'avait pas même tressailli. Cette circonstance décida de la fortune de Junot : il demeura près du commandant d'artillerie qui plus tard le fit général, ambassadeur et duc d'Abrantès.

Dès que les Anglais avaient tenté d'élever le fort Mulgrave, le *petit Gibraltar*, Napoléon avait dit à Cartaux en lui demandant la permission d'enlever la position : *Toulon est là*. Cartaux le regarda avec étonnement. Toulon était en effet de l'autre côté de la rade. Dès l'arrivée du général Dugommier Napoléon lui exposa son plan, en lui répétant *Toulon est là*, en lui montrant le fort Mulgrave. Dugommier était un soldat et comprit fort bien que le jeune commandant voulait dire que ce point pris, Toulon était pris.

Tous les efforts furent dès lors dirigés sur ce point ; d'abord sans succès. Napoléon avait fait construire à 120 toises de la redoute anglaise, comme le meilleur moyen de l'entamer, une batterie masquée, qui fut foudroyée au moment où elle commençait à tirer. Et cette batterie masquée avait été jugée par Bonaparte indispensable au succès de l'opération. C'est ici que l'énergie morale du jeune officier devait se montrer dans toute sa puissance. Les canonnières effrayés refusaient de servir cette batterie. Bonaparte persuadé plus que

jamais que toute attaque sur un autre point serait vaine ; que la prise de Toulon dépendait absolument de celle du Petit-Gibraltar ; qu'il ne fallait viser qu'à cela, qu'en un mot *Toulon était là*. Bonaparte s'avisa d'une de ces ressources morales que les grands capitaines savent seuls employer à l'occasion, lorsqu'ils agissent sur des soldats.

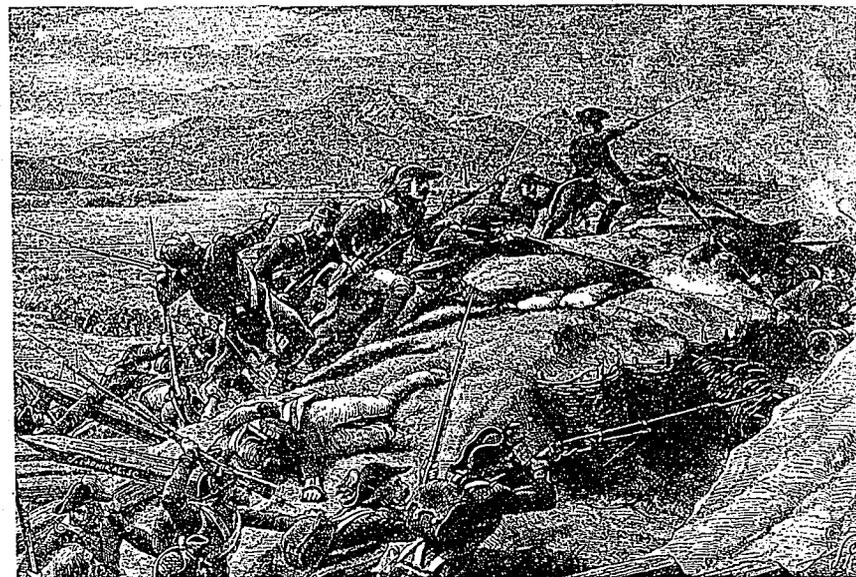
Il fit, de sa personne, ce qu'il devait faire plus tard en Italie ; il l'exposa toute entière. Il se fit apporter un poteau et chargea Junot d'y poser un écriteau en gros caractères, portant ces mots : *Batterie des hommes sans peur*, et il alla en personne, avec Junot, le planter en avant de la batterie. Puis il s'écria qu'il ne commandait à personne d'y servir, mais qu'il attendait les *hommes sans peur*.

Son courage inspira un courage égal à tout le monde. Tous les canonnières de l'armée voulurent servir cette batterie, remontée en un moment ; c'était le 16 Décembre 1793. Elle commença, immédiatement à jouer et ne cessa son feu qu'à minuit. Le lendemain 17, d'autres batteries furent établies et dirigèrent un feu roulant.

Enfin quatre mois après le commencement du siège de Toulon, le fort Mulgrave, attaqué dans la nuit du 18 au 19 décembre 1795, fut emporté de vive force. Napoléon et Dugommier y entrèrent les premiers par une embrasure ; le vieux général était accablé de fatigue.

“Allez maintenant vous reposer,” lui dit le jeune commandant d'artillerie, “ nous venons de prendre Toulon : vous y coucherez demain.”

Le lendemain, en effet, l'escadre ennemie, qui pouvait être foudroyée par les batteries que Napoléon avait fait établir pendant la nuit, se hâta de



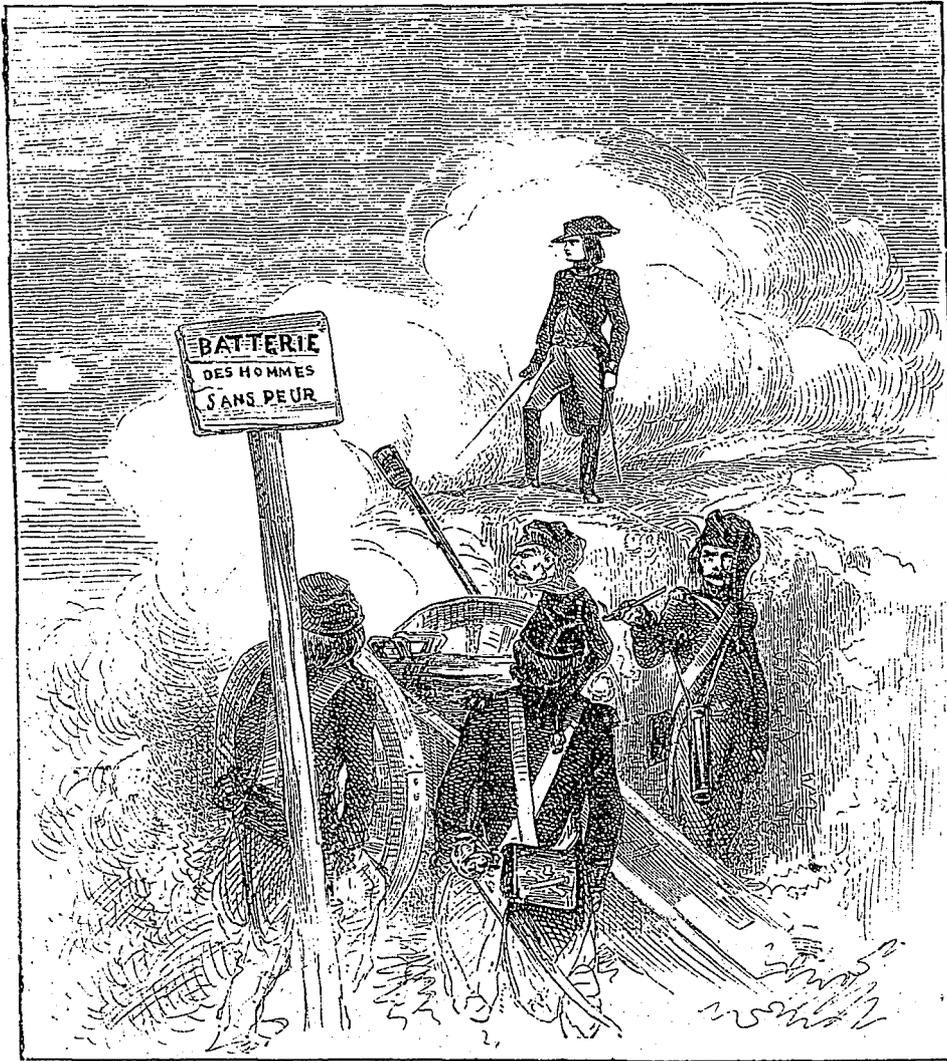
Napoléon à l'assaut du Petit Gibraltar.

retirer la garnison et d'évacuer le port et la rade. Le même jour, les forts et la ville furent occupés par les troupes de la république.

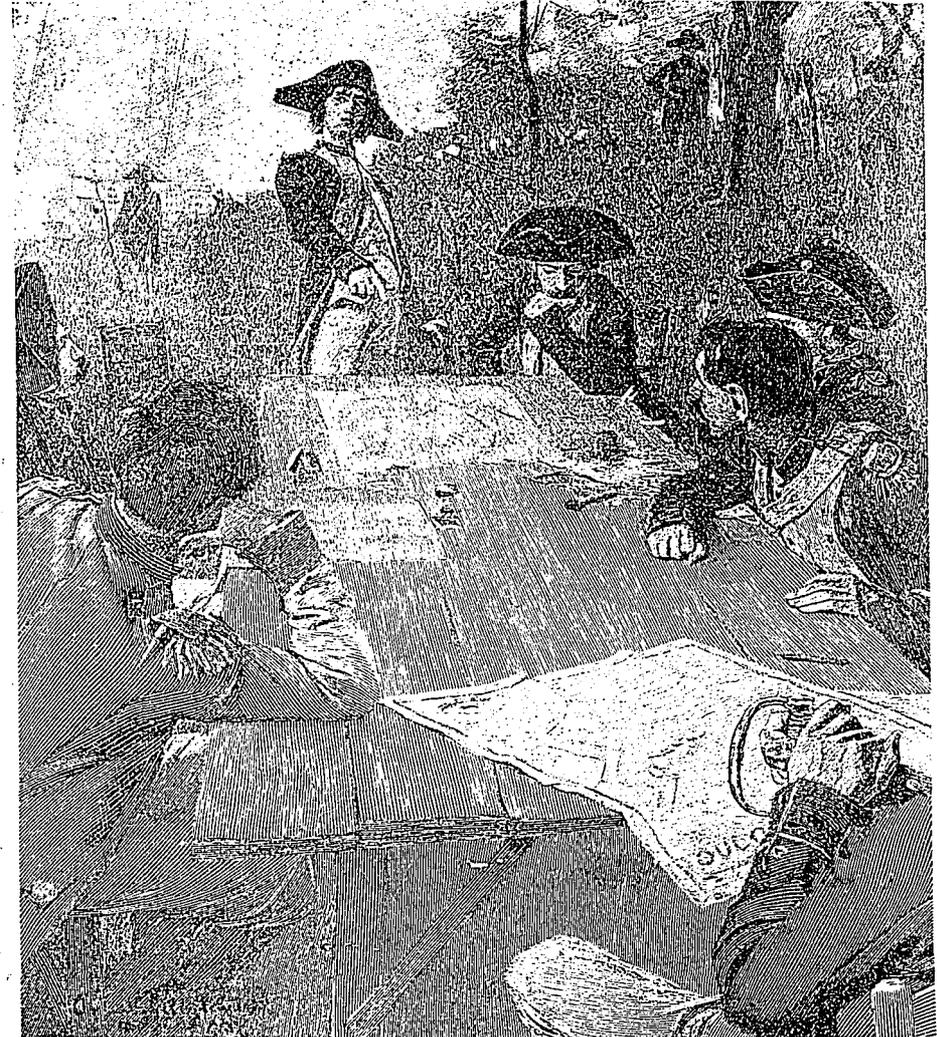
Le soir même les représentants Robespierre jeune et Salicetti et le général Dugommier annoncèrent à la Convention l'entrée dans Toulon de l'armée victorieuse ; et telle avait été la part glorieuse que Napoléon avait prise au succès du siège qu'il en reçut immédiatement la récompense. Il ne figurait sur les cadres régulier de l'armée qu'avec le grade de chef de bataillon d'artillerie, le troisième de son régiment et le cinquante et unième de l'arme qui d'après l'*Almanach National* de l'an II (1794) en comptait soixante-sept. Le lendemain les représentants du peuple l'élevèrent provisoirement au grade de général de brigade d'artillerie lui faisant ainsi franchir les deux grades intermédiaires de lieutenant-colonel et colonel. Le 27 Janvier 1794, le gouvernement ratifia cette nomination.

A continuer.

NAPOLÉON A TOULON.

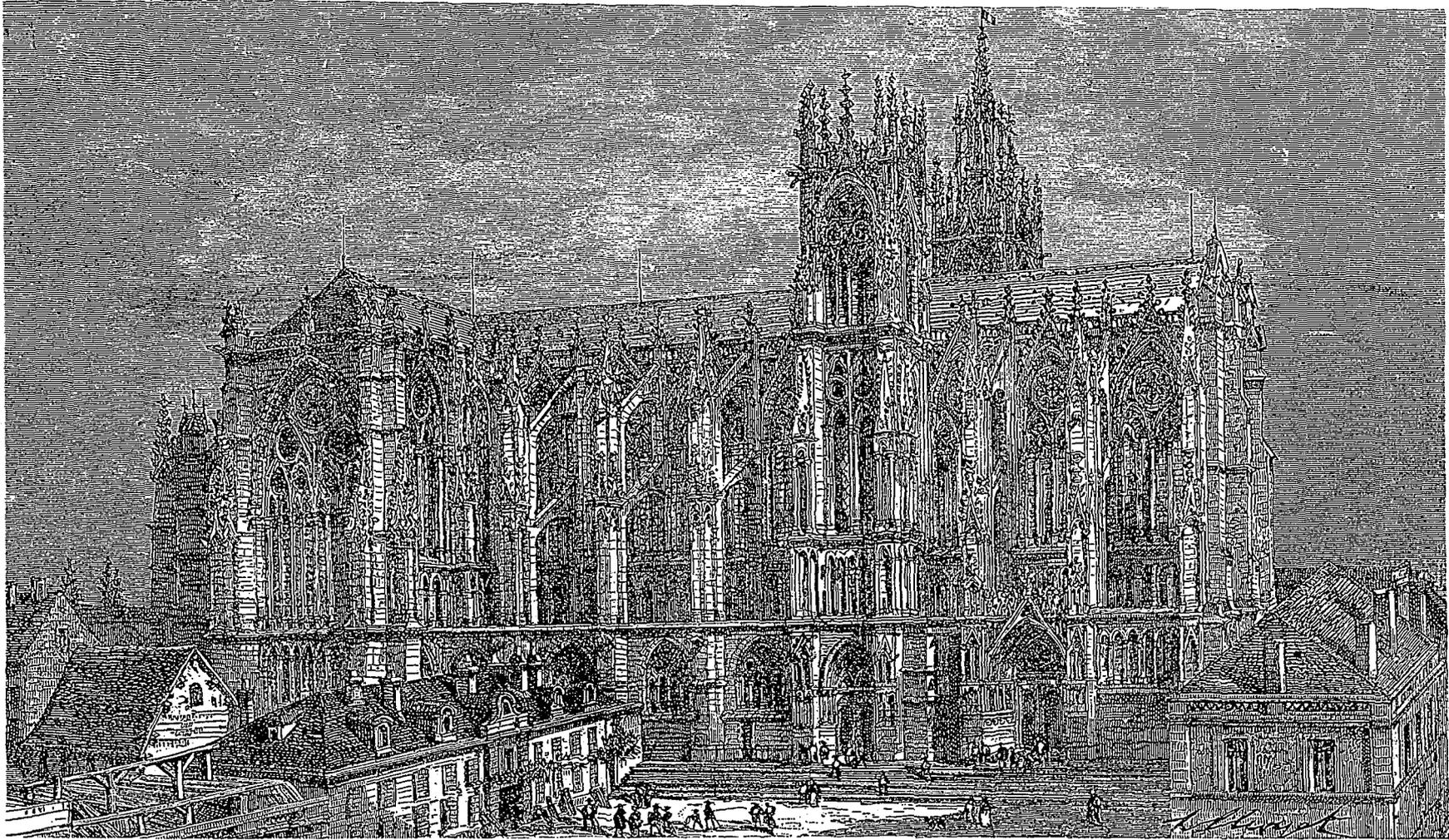


LA BATTERIE DES HOMMES SANS PEUR.— Dessin de Raffet.



LE CONSEIL DE GUERRE DEVANT TOULON.
Le commandant Bonaparte : *Toulon est là.*

Monuments Religieux.



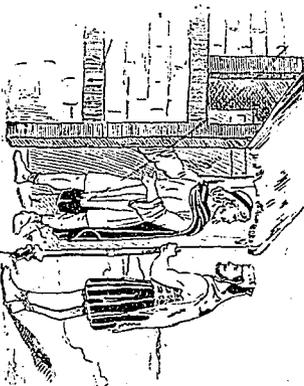
LA CATHÉDRALE DE METZ.— Cette cathédrale une des œuvres les plus remarquables de l'art ogival, est d'une légèreté incomparable malgré ses vastes proportions. Cette légèreté provient de l'immense développement de ses fenêtres ogivales, qui présentent une surface de 5000 verges carrées environ. Commencée au XI^e siècle elle ne fut inaugurée qu'en 1546.

Sa longueur est de 134 verges et demie ; sa hauteur, sous voûte, de 48 verges et demie et sa nef est large de 16 verges. Sa flèche à jour d'une étonnante légèreté, renferme une cloche nommée *La Muette*, parce qu'elle ne sonne qu'aux jours de solennité ; elle pèse, avec son battant 24,660 livres. Les verrières de la Cathédrale de Metz sont admirables de couleur et de composition.

L'HOSPITALITÉ.



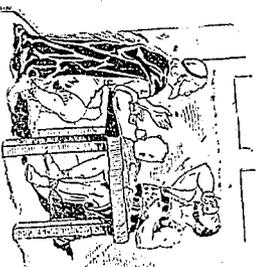
Hercule faisait un petit voyage d'agrément pour connaître les hommes et les choses, et pour purger la terre des monstres qu'il rencontrait sur son chemin.



Un soir fatigué, souffrant de la soif et de la faim, il frappa à la porte d'une maison. Un vieillard, nommé Lashène, ouvrit avec empressement et l'invita à entrer.



Comme la soirée était fraîche, Lashène jeta un fagot dans lâtre et tous deux se chauffèrent en causant, avant de souper.



Le souper fut des plus simples : quelques galettes de farine ; mais, au dessert, Lashène fit boire à son hôte une coupe de vieux Samos, cru très renommé.



Quand Hercule se fut déclaré satisfait, Lashène le retint à coucher et lui donna le lit de son fils. Il lui souhaita le bonsoir et se coucha aussitôt après.



Dans la nuit, deux ennemis de Lashène, qui savaient le trouver seul, se dirigèrent vers sa demeure avec de mauvaises intentions.



Ils enfoncèrent la porte assez facilement, car elle tenait à peine, et se jetèrent sur le vieillard, qui dormait tranquillement.



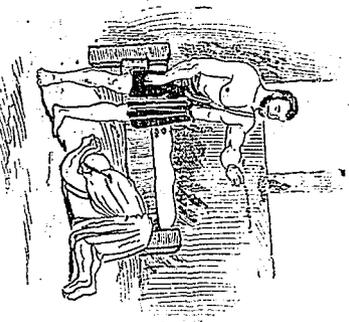
Lashène cria de toute ses forces : Mon hôte, au secours ! au secours !



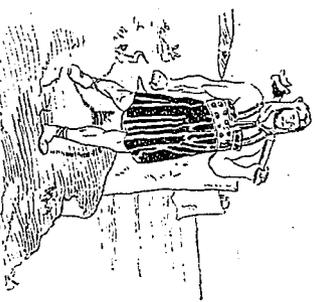
Réveillé en sursaut, Hercule sauta à bas du lit et se précipita chez Lashène, qui n'était plus dans sa chambre.



Mais il le trouva dehors, se jeta sur les deux bandits, arracha Lashène de leurs mains ; puis, les saisissant chacun par un pied, il les lança dans la mer.



A ce trépas magnifique, Lashène reconnut Hercule ; il se jeta à ses pieds et le remercia de lui avoir ainsi sauvé la vie. Hercule le releva avec de bonnes paroles, lui recommandant d'être toujours bon et hospitalier pour les étrangers ; puis, au petit jour, il partit.



LES ROIS—Les Chefs des Etats d'Europe

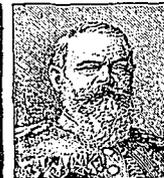
et les Pavillons de Commerce de ces États.—(à continuer.)

ALLEMAGNE.

AUTRICHE—HONGRIE.

BAVIERE.

BELGIQUE.



AUGUSTA VICTORIA
de Slesvig-Holstein
mariée en 1881.

GUILLAUME II
Né : 27 Janvier 1859
Avènement : 15 Juin 1888

ELIZABETH
de Bavière, mariée
en 1854.

FRANÇOIS-JOSEPH I
Né : 18 Aout 1830.
Avèn. : 2 Déc. 1848.

LUITPOLD
Régent.

OTHON I
Né : 27 Avril 1848.
Avèn. : 13 Juin 1886

MARIE-HENRIETTE
d'Autriche, mariée
en 1853.

LÉOPOLD II
Né : 9 Avril 1835.
Avèn. : 10 Dec. 1865

Maison de Hohenzollern.

Maison de Habsbourg-Lorraine.

Maison de de Wittelsbach.

Maison de Saxe-Cobourg-Gotha.

BULGARIE.

DANEMARK.

ESPAGNE.

FRANCE.



MARIE LOUISE
de Bourbon, (t ar-
me), mariée en 1893

FERDINAND I
Né : 26 Février 1861
Avèn. : 7 Juil. 1887.

LOUISE
de Hesse-Cassel.
Mariée en 1843.

CHRISTIAN IX
Né : 8 Avril 1818
Avèn. : 15 Nov. 1863

MARIE-CHRISTINE
d'Autriche, veuve
d'Alphonse XII, régente.

ALPHONSE XIII
Né : 17 Mai 1886.
Avèn. : 17 Mai 1886

MAD. FAURE

FÉLIX FAURE.
Né : 30 Jan. 1841.
Elu : 17 Jan. 1895.

Maison de Saxe.

Maison de Holstein-Glucksbourg.

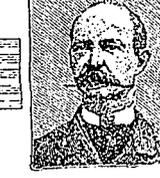
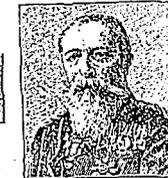
Maison de Bourbon.

GRAND-DUCHÉ DE BADE.

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

GRÈCE.

WURTEMBERG.



LOUISE
de Prusse, mariée
en 1856.

FRÉDÉRIC-LOUIS
Né : 9 Sept. 1826.
Avèn. : 24 Avril 1852

ADÉLAÏDE
d'Anhalt, mariée en
1851.

ADOLPHE
Né : 24 Juillet 1817
Avèn. : 23 Nov. 1890

OLGA
de Russie, mariée
en 1867.

GEORGES I
Né : 24 Déc. 1845
Avèn. : 5 Juin 1863.

CHARLOTTE
de Schaumbourg
Lippe.

GUILLAUME II
Né : 25 Février 1848
Avèn. : 6 Oct. 1891.

Maison de Zœhringen-Hochberg.

Maison de Nassau.

Maison de Holstein-Glucksbourg.

Maison de Wurtemberg.

LA BARBE, LES CHEVEUX ET LES OCCUPATIONS DE
CES MESSIEURS.

Dans le commerce.



Dans les arts.



Dans la marine.



Dans la politique.



Dans la finance.



Dans les sinécures.

Un grand personnage avait déjeuné chez un restaurateur peu habitué à recevoir de pareilles clients. Le Vatel tout fier contaît sa bonne fortune à qui voulait l'entendre :

— Douze personnes, disait-il, ont pris part à ce festin, et ont été très étonnées de la succulence des mets que je lui ai servis.

— Comment, dit un consommateur que le bavardage de son hôte fatiguait, comment ont-ils pu être *treize* étonnés, puisqu'ils n'étaient que douze à table ?

UNE SAGE PRÉCAUTION.



Monsieur— Vous devriez avoir honte, de rentrer dans cet état ; vous auriez pu vous faire ramasser par la police.

Cocher— Fait rien... pas danger... avais cartes monsieur dans m'poches... pas b'soin donner m'nom.

Entre deux dames :

— Viens-tu promener ?

— Non, je suis indisposée, j'ai la tête lourde comme du plomb.

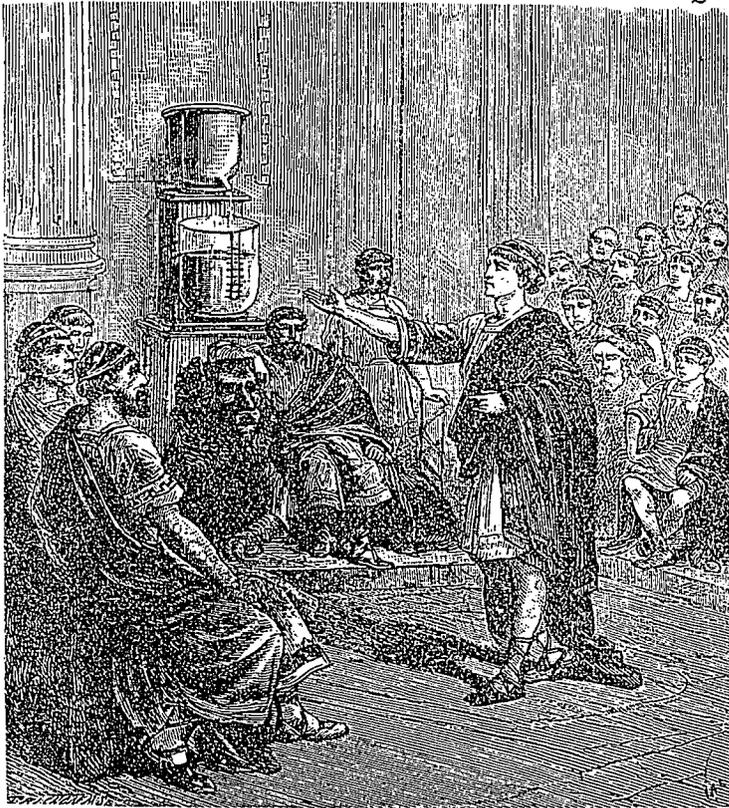
— Eh bien ! ôte tes cheveux.

Un directeur de théâtre faisait des observations à un journaliste sur son dernier rapport.

— La critique est aisée... dit celui-ci.

— Si elle est *aisée*, elle devrait bien payer sa place aux premières, répondit le directeur.

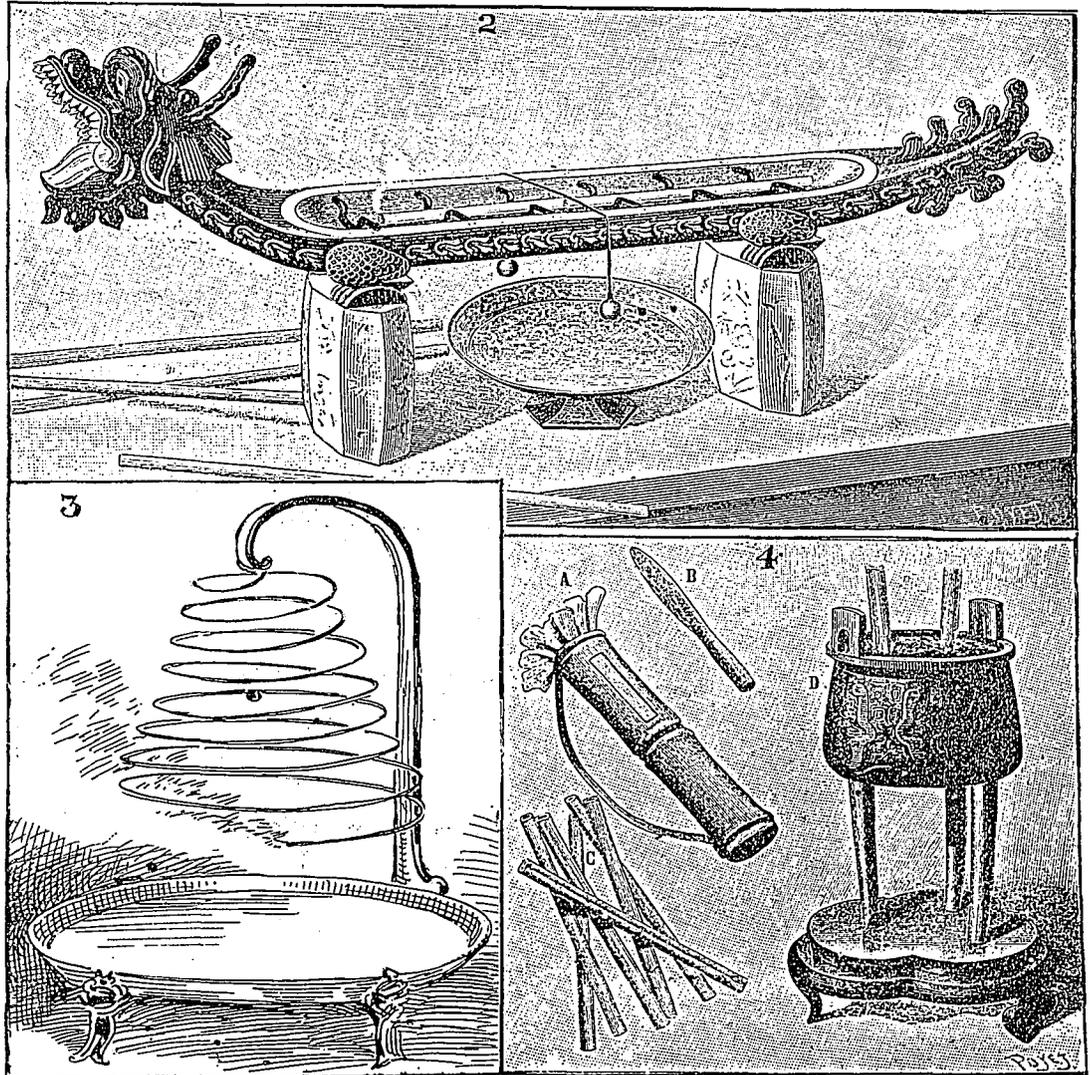
CHRONIQUE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE.



Clepsydre ou horloge a eau des Romains et des Grecs.

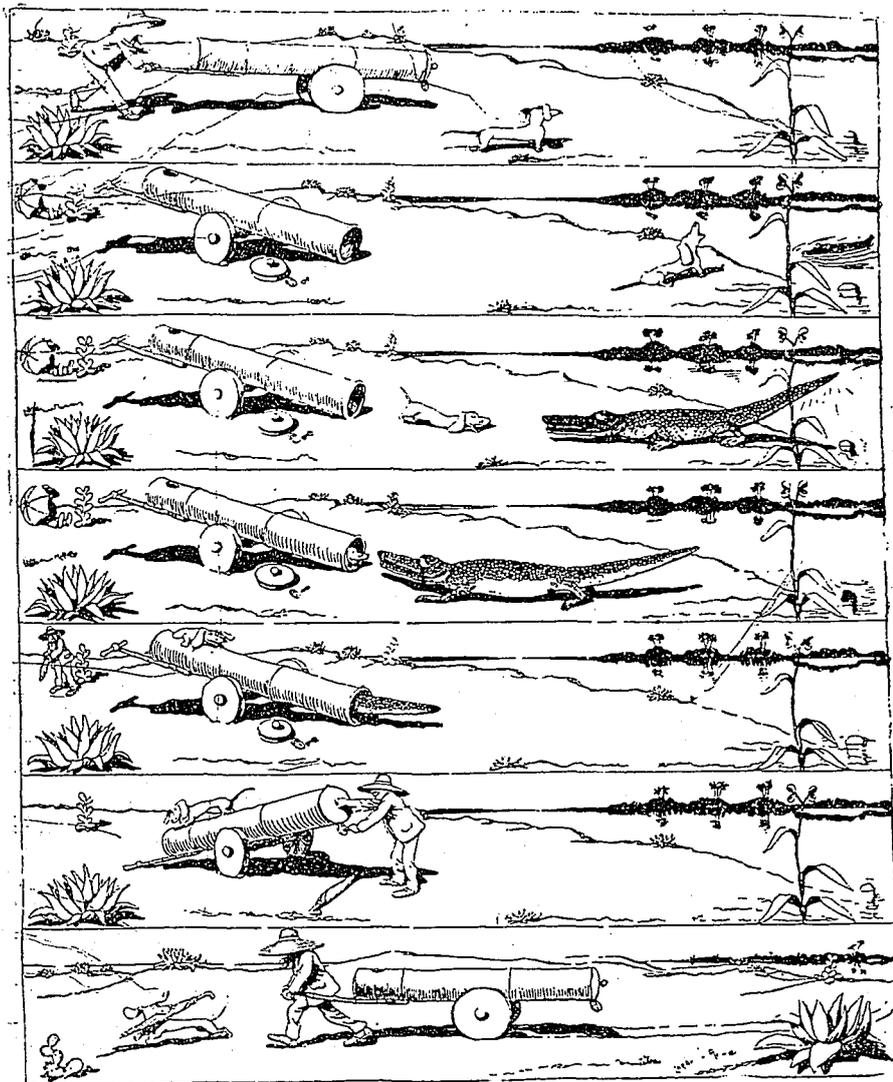
Les clepsydres étaient des appareils destinés à mesurer le temps à l'aide de l'eau s'écoulant d'un vase d'une manière uniforme et tombant dans un vase gradué, dont chaque degré correspondait à une heure. Ces horloges dont notre gravure indique le principe ont été très perfectionnées par les anciens.

Aux temps anciens, les Chinois mesuraient le temps à l'aide de rubans ou de batonnets inflammables et dont la combustion se faisait dans un temps déterminé. La figure 2 représente un de ces batonnets brûlant dans un vase de bronze, au milieu du vase on voit deux boules de métal pendues par un fil placé en travers du vase. Lorsque le feu atteint le fil, il le brûle et les boules tombent dans un vase en métal : c'est l'heure qui sonne. La figure 3 représente un réveil-matin établi sur le même principe. Une boule est placée sur un ruban combustible à une distance calculée suivant les heures qui doivent s'écouler jusqu'au moment du réveil, à ce moment le ruban est brûlé jusqu'à la boule qui tombe avec bruit dans le plateau métallique et réveille le Chinois. Figure 4. A. Etui dans lequel les hommes de police renfermaient leurs batonnets. B. Manches pour tenir les batonnets C. D. Vases dans lesquels on plantait les batonnets pendant qu'ils brûlaient. Chaque batonnet se consumait à peu près en une heure.



Horloge a feu des Chinois.

LE PIEGE A CROCODILLES.



Histoire sans paroles, par Caran d'Ache.

X... est un avare endurci. Son neveu racontait qu'après une brouille de deux ans, le vieux ladre s'amenda un jour.

—En me quittant, disait-il—en signe de raccommodement—il me tendit deux doigts.

—Par économie, sans doute, dit quelqu'un.

Un fils de Peigne écrivait dernièrement à un de ses amis, sans affranchir bien attendu.

Au bas de la lettre, il avait ajouté ces quelques mots :

Mon ami, le timbre poste s'est détaché en mettant la lettre à la poste.

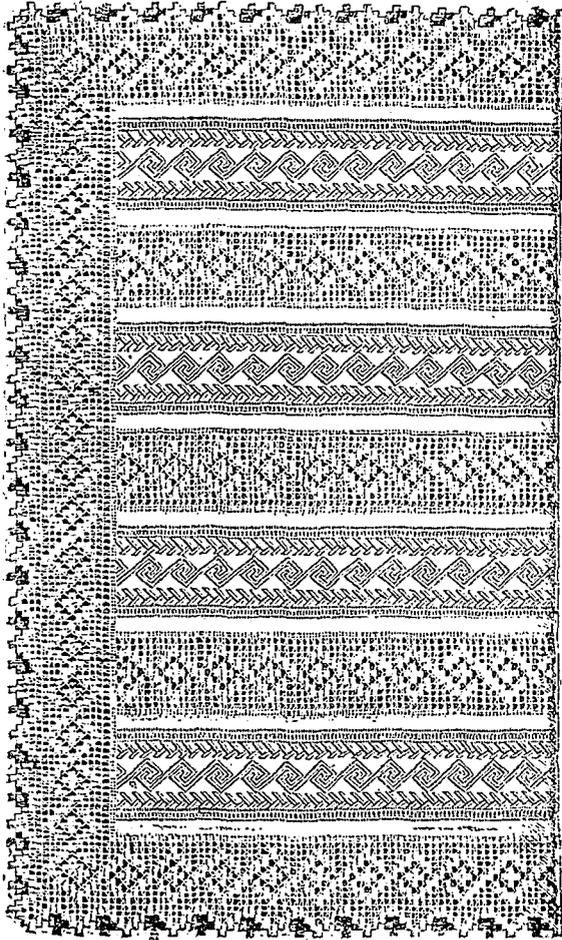
MAUVAIS CALCUL.



Chœur de neveux et de nièces.—Oncle Robert, bonne année! bonne santé! Oncle Robert veux-tu des candies? Oncle Robert, veux-tu.....?

Oncle Robert qui est revenu du club avec son frère, et chez lui, pour ne pas être dérangé le matin du jour de l'an.—Oui! oui! oh! mes cheveux!!

Travaux de Dames.



Couverture faite de bandes tissées et de bandes au crochet.

LA MODE



TOILETTE PORTEE PAR Mme LA DUCHESSE DE LUYNES.

ROBE de drap gris-perle à plastron de satin crème brodé, genre Renaissance, avec quantité de paillettes d'acier. Corsage ayant la forme d'une veste de chasse très ajustée, encadrée de broderies pailletées. Manches bouffantes en drap gris-perle avec une sorte de crevé de satin blanc et un très haut poignet également en satin blanc couvert de broderies. Ceinture et col de satin blanc brodés et pailletés.

DEVINETTES



Le plus habile des patineurs est justement celui qu'on ne voit pas, quoi qu'il soit là.



Si je pouvais pincer le gamin qui m'a fait culbuter avec son sleigh ! mais où est-il ? Cherche, bonhomme il est là.



Où donc est le gros buveur qui a vidé mon verre tout en remplissant le sien ?

— Mais, monsieur X..., dit un honnête débiteur à son créancier qui le traque en tous endroits, pourquoi êtes-vous maintenant si enragé ? Quand vous étiez dans le commerce on vous voyait plus patient ; à présent que vous êtes millionnaire et retiré, nous n'avons plus de repos, nous autres qui vous devons de l'argent.

— Que voulez-vous, mon cher, vous dites vrai, je suis retiré, je n'ai plus rien à faire. Eh bien, ma foi, je poursuis mes débiteurs. *Cela m'occupe.*

Un joliot mot de comédie.

— Mais vous lui aviez formellement promis...

— Eh bien ! un honnête homme n'a que sa parole ; je lui ai donné la mienne...

Il n'aura que ça.

Une dame très capricieuse renvoie sa servante, sans raison. Quelqu'un s'interpose :

— Que vous a-t-elle fait cette fille ?

— Elle me déplaît. D'abord, elle a les dents affreusement abimées...

— Ah ! dame, c'est que le pain que vous lui donnez à manger est si dur !

Dans un bal, une femme jeune, prétentieuse et panachée, dont le nez fort recourbé semble menacer une petite bouche d'un vermillon douteux, fendait la foule au bras d'un monsieur.

— La connaissez-vous ? dit une dame, en désignant l'étrangère à son amie.

— Non.

— Elle a l'air d'un perroquet qui mange une cerise

On demandait à un journaliste à souple échine s'il voyait toujours M. X...

— Non, répondit-il d'un ton dégagé, je ne le vois plus depuis qu'il a perdu sa place au ministère...

— C'est singulier, vous étiez toujours fourré dans son bureau !

— Eh bien ! c'est pour cela... je crains de lui rappeler le temps où il était heureux.

Au moment de rentrer chez lui, M. G... tombe sans connaissance. Il est transporté chez un pharmacien. Sa femme, ses voisins accourent, et l'un d'eux vient à dire :

— Il est peut-être empoisonné ?

— Ouvrez-le ! s'écrie sa femme.

20% d'escompte



d'ici au premier Janvier, sur toutes nos marchandises.

PIANO KARN—"Le Roi des Pianos." Musique en Feuilles—
nouveauités, Mandolines, Guitares, Autoharpes, etc. Objets
de Piété, Livres de prières, Chapelets, etc.

THIBAUT & SMITH

1687 Rue Notre Dame



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées
sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les
plus nouveaux.
Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

20 Rue St-Laurent
Tel. Bell 2018 MONTREAL.

FUMEZ

Les Cigares et les Cigarettes

CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

De J. M. FORTIER

Histoire Populaire et Anecdotique

... DE ...

Napoléon I^{er}

A commencé dans le No. 12

DU

Cyclorama Universel.

24 Pages de Gravures. 5c. le Numero.

\$2.50 par an. Livré à Domicile

ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

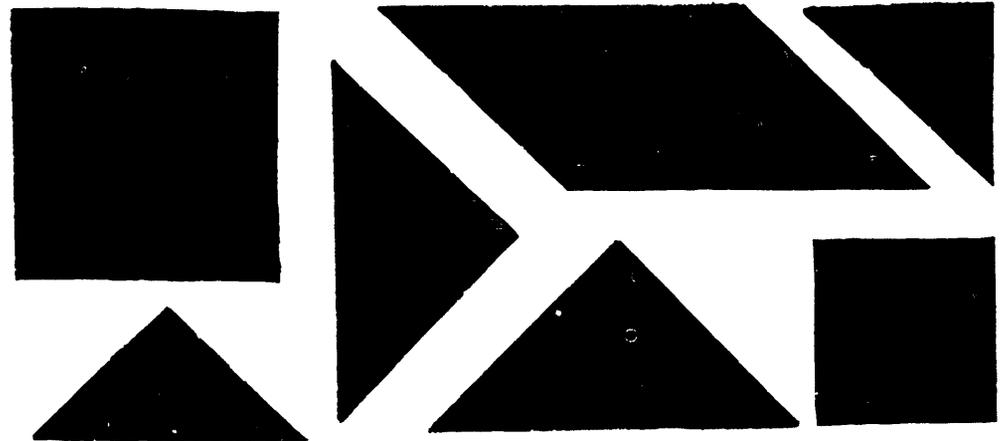
Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse New York Life, CHAMBRES Nos. 6 et 7.
TELEPHONE BELL No. 815.

MONTREAL.



PHOTOGRAVURE

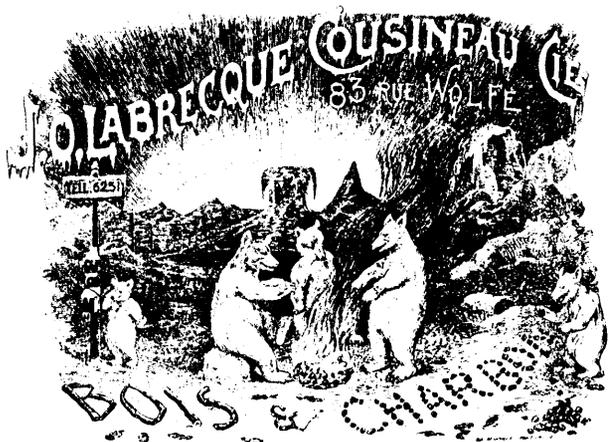
Grâce aux perfectionnements industriels, l'art de reproduire un dessin n'exige plus, comme autrefois, un temps considérable et des sommes importantes. Aussi n'est-il guère plus d'imprimés, livres, journaux, circulaires, etc., qui ne soient, aujourd'hui, illustrés à perfection.

**La Compagnie
De Photogravure
De Montreal**

71a, RUE ST. JACQUES, 71a

se recommande tout particulièrement au public par le fini de son exécution, la célérité de son service et le bas prix de son travail. Des procédés spéciaux connus seulement des artistes qu'elle s'est attachés vont même lui permettre de créer toute une révolution dans

LA PHOTOGRAVURE



83, Rue Wolfe, 83

MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et Cigarettes.

Aberdeen 10 cts.

Little Buck 5 cts.

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory,

1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent

MONTREAL.

Champagne 'Couvert'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le

SEULS AGENTS AU CANADA :

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Epiciers en Gros, - MONTREAL.

Lisez "La Presse"

Le plus GRAND JOURNAL FRANCAIS du Canada. Le mieux RENSEIGNÉ et le plus COMPLET. Circulation actuelle

52,836

Soit NEUF fois plus considérable que celle de tout autre Journal Français à Montréal.

Administration et Redaction

71 et 71a rue St. Jacques.

Telephones : 1096 et 2088.

THEO. A. GROTHE,

Morfogier - -
et **Bijoutier**

EN GROS ET EN DETAIL

95½ rue St. Laurent,

MONTREAL.